

La contrebandière

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1907)**

Heft 78

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-256980>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le jury à l'unanimité déclare le F. Z non coupable ;

A l'unanimité, le jury blâme le F. Z pour son incorrection maçonnique.

Fait et délivré le 30 décembre 1904.

Le Vénéral, Signé C.

Dans cet extraordinaire jugement rendu à propos d'une affaire de fraude vous ne niez que la fraude est la seule chose dont on ne se soucie pas beaucoup, à la loge de l'« Action Sociale », d'évoquer des histoires qui pourraient mal tourner pour la Mafia biterroise ; les fraudeurs sont « tabous » ; ils continuent, du reste, à l'être.

Mais s'il était besoin de prouver une fois de plus que la Franc-Maçonnerie constitue simplement le gouvernement d'une oligarchie installée sur la France, avec son organisation secrète, sa direction mystérieuse et sa justice particulière, ce document n'apparaîtrait-il pas étrangement significatif ? M. Gustave Tery nous avait déjà révélé que la justice des Loges tient en suspens la justice profane, et qu'un fils de la veuve ne saurait prêter le serment légal sans y être autorisé par les supérieurs hiérarchiques de sa Congrégation. Nous savons maintenant qu'un fonctionnaire de l'Etat, ou du moins le personnage que l'on croit être un fonctionnaire de l'Etat, se trouve d'abord subordonné au pouvoir occulte de la rue Cadet, qu'il doit livrer les « pièces officielles » que l'Etat lui confie aux agents de l'autre Etat dont il s'est reconnu membre, et que, s'il ne le fait, il encourt la peine d'un blâme infligé à l'unanimité sous les Colonnes du Temple.

Le F. Z... n'est pas condamné ici comme complice des fraudeurs ; il est frappé pour son « incorrection maçonnique ». Et l'on peut sans doute s'affliger, mais on ne peut tout de même pas trop s'étonner que le Midi se révolte un jour contre ce régime de tyrannie non moins abjecte que ruineuse.

(Eclair Comtois.) Maurice SPRONCK.



La contrebandière

Guerre d'Espagne. En Andalousie, février 1811, parmi les guérillas des monta-

ça pose les gens d'aller à Royan. Je parie que M^{me} Lourey n'aura plus l'insolence de me parler de son fameux voyage de trois jours en Normandie. Elle fera bien, parce que, cette fois, j'aurai de quoi la mettre à plat.

Aussitôt le dîner, ils partirent « prendre le frais » sur la plage. Et ils disaient cela si prétentieusement que le vieux marin ne put s'empêcher, quand ils furent sortis, de lâcher cette réflexion :

— N'en voilà encore qui ont jamais vu l'eau ailleurs que dans leur cuvette !

Devant l'Océan sans bornes, aux murmures des vagues, à la lueur des phares multicolores, M. et M^{me} Robisquet révérent longtemps.

* * *

... La même soirée, comme nos voyageurs arrivaient à Royan, le mystérieux voyageur décoré du matin, retour de Chartres, descendait le boulevard Montpensier.

— Mon cher, disait-il à un ami rencontré sur le quai de la gare, il faut les rouler.

— Mais... disait l'autre, ils ne l'ont rien fait !

— Non ! Mais si tu savais comme ils ont l'air bête, ces marchands de chandelles !

gnards d'Almijaras, des contrebandiers de Gibraltar contre les troupes du général Sébastiani.

Décor d'hiver et de bataille, avec ce premier plan : la mer, et ce fond de tableau : la Sierra de Ronda.

Au milieu d'un petit village proche d'El Colmenar, une seule lumière veillait cette nuit-là, dans une maison basse servant de poste à un détachement français.

Elle brillait à l'unique fenêtre perçant la façade dont les contours se fondaient dans l'obscurité.

Dans la chambre, qu'éclairait sa faible lueur, isolée comme le feu d'un phare, un jeune lieutenant de hussards travaillait, penché sur une carte d'état major.

Cet officier portait avec élégance le dolman bleu tendre que, depuis Lasalle, on appelait « bleu d'amour ». Il était beau, d'une beauté virile et forte, à laquelle le velouté du regard prêtait une pénétrante douceur. Sa fine moustache blonde et ses courts favoris donnaient à cette tête charmante une énergie audacieuse qu'on sentait capable de toutes les conquêtes.

Il étudiait le terrain, scrutant les défilés, levant à peine de temps en temps, son front courbé vers la lampe.

Soudain on frappa à la porte.

Ce bruit léger, rompant le silence, fit tressaillir le jeune homme.

— Qu'est ceci ? murmura-t-il, un pli de surprise contrariée aux sourcils. Mes soldats ont ordre de pénétrer librement.

On frappa de nouveau.

— Entrez ! dit le lieutenant.

La porte s'ouvrit. Une forme sombre se dressa sur le seuil. Cette forme s'avança... C'était une femme enveloppée d'une mantille. La mantille s'écarta. Une figure de jeune fille apparut, synthèse éblouissante des perfections peintes par Murillo.

La physionomie du lieutenant se radoucit.

— Ah ! c'est toi, Josefa...

Et il considéra, bienveillant et ravi, le visage au pur profil andalou, les lèvres de grenade sanglante, les prunelles de flamme et de velours, merveilleusement expressives sous l'arc d'ébène.

Amicalement, il fit signe à la jeune fille

Plusieurs phrases échangées à voix basse, avec des airs de complot.

— Qu'est ce que ce machin rouge ? questionna l'ami, montrant la boutonnière du facétieux personnage.

— Ça, fit l'autre, c'est une décoration que je me colle en voyage. Ça me donne un prestige épatant. D'abord j'ai gagné ça dans les bougies en aluminium.

Il conta rapidement sa rencontre du matin.

— Comment, tu as eu cette audace ? fit l'autre en éclatant de rire.

— Oui, et tu vas voir le reste.

Les deux étudiants disparurent dans un vaste établissement, dont la porte à ressort avait cette inscription sur plaque émaillée : *Poussez.*

... — Oui, c'est beau, la mer, répétait pour la quarante-septième fois M^{me} Robisquet.

— Oh ! oui, c'est bien beau, la mer, répétait en écho son tendre époux. Mais je m'endors rudement ! Quelle bonne nuit nous allons passer !

— Oui, dormir à Royan, disait la femme. Songes-tu que nous avons rêvé à ça pendant quinze ans ?

Une petite brise discrète soufflait de l'O-

de s'asseoir. Mais elle refusa du geste et en hâte, sans préambule :

— Lieutenant de Villebrune, dit-elle, un grand danger vous menace, vous et vos soldats.

— Un danger !... Qu'est ce encore ?

Les contrebandiers, ces incorrigibles partisans des anglais ?

Oui... Lorsque minuit sonnera au clocher vous serez attaqués, on compte surprendre votre sommeil.

Villebrune jeta les yeux sur sa montre placée comme presse papier au milieu de la carte d'Espagne. Elle marquait minuit moins cinq minutes.

— Eh ! fit-il, il était temps !

— Rassurez-vous. J'ai retardé d'une heure l'horloge de l'église... J'ai la clef... Vous savez que mon frère est sonneur...

— Migu ! ?...

— C'est par lui que j'ai appris, il n'y a qu'un instant, l'attaque qui se prépare, il en est aussi, lui...

— Merci ma belle !... Mais ne me trompes-tu pas ? Pourquoi toi, fille d'ennemis, viens-tu m'avertir ?... Ne serait-ce point un piège ?

Et le front de l'officier se rembrunit.

Une larme noya les grands yeux de jais aux étincelles d'or.

— Oh !... se récria Josefa, la voix mouillée d'émotion... C'est mal de me dire cela !... Non. Ecoutez... Vous avez été bon pour moi depuis votre arrivée dans notre pays... J'ai voulu vous sauver en reconnaissance, voilà tout...

Elle le contempla ardemment... Villebrune se sentit enveloppé d'un rayon d'admiration et d'amour.

A son tour, il fut ému...

Il domina ce trouble, et se levant, alla prendre la main de Josefa, puis l'embrassa affectueusement, comme un grand aîné embrasse sa petite sœur.

Elle rougit sous ce simple baiser. Son regard s'irradia.

— Tu es une brave enfant ! prononça le lieutenant de hussards... Je n'oublierai jamais ce que tu fais pour nous... Pars vite, maintenant, qu'on ne te voie pas ici... Je vais donner l'alerte au détachement qui dort dans la grange et organiser la défense...

... dont le murmure s'entendait comme pour bercer leurs rêves.

Au moment où ils entraient, la bonne femme arrivait, portant une lampe et un papier bleu.

— M^{ieu} Robisquet, voilà une dépêche pour vous. Vous étiez à peine sortis quand elle est venue.

— Une dépêche, fit M^{me} Robisquet, et de qui ?

Robisquet saisit le télégramme et l'ouvrit.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-il aussitôt qu'il eut jeté les yeux sur le papier. Ah ! la, la ! Nous sommes perdus ! Notre maison est en flammes !

— En flammes ! cria M^{me} Robisquet, lui prenant la dépêche. Ah ! mon Dieu ! c'est affreux ! C'est épouvantable !

Ils tournèrent et retournèrent le papier dans tous les sens... C'était bien pour eux, et le texte du télégramme était clair, clair comme la fatalité.

Il était ainsi conçu :

Venez immédiatement, maison en flammes.

Patisseau.

(A suivre.)

Encore une fois, merci ! Et à demain, puis-
grâce à toi, je verrai peut-être sou-
rire le soleil...

Josefa sortit, pendant que Villebrune,
passant par la porte du foud, allait réveil-
ler ses camarades.

A peine la jeune fille est-elle dehors
qu'un homme l'occoste brusquement, au
premier tournant de la route, hors de la
vue du factionnaire de garde aux abords de
la maison.

L'Andalou se frêmit sous l'étreinte d'une
poigne brutale. Et elle sentit une haleine
embrasée de fureur lui brûler la joue,
tandis que ces questions, rudes, âpres, lui
martelaient l'oreille.

— Où étais-tu, ce soir, coquine?... Pour-
quoi n'es-tu pas venue prendre la charge
de contrebande ?

— Laisse-moi, Miguel, dit-elle, craintive,
en essayant de se dégager. Laisse-moi,
frère.

— Je ne suis plus ton frère... Tu n'es
plus ma sœur, traitresse !...

Il tordait les poignets de la frêle créature.
— De grâce !...

— Non ! Pas de grâce pour qui trahit !
Car tu viens de nous livrer, de nous ven-
dre... J'ai tout entendu... Je l'ai vu causer
avec cet officier français — ton amant sans
doute...

— Il n'est rien pour moi, — mais je
l'aime ! ajouta-t-elle dans une extase qui,
pendant une seconde, l'emporta loin de là...
Je l'aime, mais il l'ignore... Je ne veux pas
qu'il meure... Et je l'ai sauvé...

— Pas encore ! rugit le contrebandier.
Je vais montrer au beffroi, frapper douze
coups à la cloche. Les amis accourront, et les
Français n'auront pas le temps de se dé-
fendre... Mais avant, — tiens !...

Un éclair dans la nuit : la parabole d'une
navaja.

Un râle. « Ah !... » Le dernier frisson de
Josefa qui tombe frappée au cœur.
Puis, un cri ; « Halte-là », poussé par la
sentinelle attirée vers la scène de mort.

— Halte là !... Miguel fuit vers l'église.
Sa silhouette va disparaître dans l'ombre...
Mais une détonation éclate.

Un second cadavre tombe à dix pas du
premier.

L'heure suivante, minuit chantait lente-
ment ses notes de mystère — et de drame...
Aussitôt broit une sourde rumeur de com-
bat. Les assaillants se précipitent au signal
du bronze. Ils cernent la maison. Mais le
poste est prêt. Vaillamment il repousse les
agresseurs... Et bientôt, ceux-ci se replient
en désordre laissant des morts et des bles-
sés sur le terrain.

Villebrune et ses soldats étaient tous
saints et saufs. Le lendemain, il parlaient
pour le siège de Badajoz.

Une trentaine d'années plus tard, par
un beau jour de printemps, de parfums et
de brises, un monsieur âgé, cheveux blancs,
tournure militaire, la boutonnière rougie
d'une rosette, arrivait en touriste dans le
petit village voisin d'El Colmenar.

Un homme qui connaît le pays, il alla di-
rectement au cimetière. Là s'adressant au
gardien :

— Voulez-vous me conduire à la tom-
be de Josefa Ortenal ?

— La tombe de la petite contrebandière
assassinée pendant la guerre des Français ?
Tenez, señor, elle est tout près de nous. La
voici...

Le vieillard s'approcha du tertre sur-
monté d'une croix de bois noire, sans ins-

cription. Il resta longtemps pensif, tête dé-
couverte.

Puis il prit un bouquet de myosotis —
la fleur du souvenir — des mains d'un va-
let qui le suivait, et le déposa respectueu-
sement, pieusement sur la terre où reposait
Josefa...

Il se retira ensuite, comme à regret,
après un généreux pourboire au gardien.

Celui-ci intrigué se baissa pour examiner
de près le bouquet d'azur. Il lut alors ce
nom sur une carte épinglée à la tige :

Général Marquis de Villebrune

Georg S SPITZMULLER.



Dans la Prairie

*L'invasion des plantes inutiles et des
mauvaises plantes.*

La cruelle expérience de disette de four-
rage subie à la dernière campagne doit
nous faire plus que jamais, ouvrir l'œil sur
la végétation de nos prairies, car c'est une
expérience qui a coûté au troupeau français.

Le bon foin n'a pas de pire ennemie que
la mauvaise plante.

Les plantes constituant un bon fourrage
appartiennent presque toutes à la famille
des graminées et des légumineuses qui en
fournissent d'ailleurs aussi quelques médi-
ocres et même de mauvaises.

Parmi les composées et les ombellifères
on trouve quelques espèces de plantes four-
ragères passables ou assez bonnes, mais il
n'en est pas de très bonnes, les mauvaises
que fournissent ces familles sont, au con-
traire, assez nombreuses, et dans tous les
cas, très envahissantes.

Quant aux espèces des autres familles vé-
gétant spontanément dans les prés, elles
sont sans valeur fourragère et les animaux
les délaissent, ce qui occasionne un déchet
dans le fourrage dont elles tiennent la place.
Encore, peut-on s'estimer heureux,
quand elles ne sont pas positivement nuisi-
bles, comme il arrive de beaucoup d'entre
elles.

Comme graminées à ne pas semer et à
détruire, nous citerons : le brome stérile, le
brome des champs, le brome des bois, le
brome pinné, l'orge queue de rat, l'orge
faux seigle, la molinie bleue ; — et, comme
légumineuses : la caronille variée, le méilot
officiel, l'ariête-bœuf, le galéga.

On peut faire disparaître dans une cer-
taine mesure, les mauvaises graminées en
les étouffant par les légumineuses.

Les ombellifères les plus envahissantes
sont principalement la berce, le cerfeuil
sauvage, la carotte et le panais sauvage,
l'angélique sauvage et la berle. Le panais
et la carotte disparaîtraient assez vite si on
ne laissait pas mûrir leurs graines, l'angéli-
que et la berle se multiplient par leurs ra-
cines et doivent être arrachées à la main
ou à la pioche ; quant à la berce et au cer-
feuil qui poussent surtout dans les prés un
peu bas, ombragés par des plantations de
fruitiers, ou irrigués à l'aide d'eaux fertili-
santes et du purin, il n'y a guère que le dé-
frichement qui puisse en avoir raison, mais
c'est un remède bien radical.

Les autres ombellifères des prés ne sont
pas très bonnes, mais enfin, les animaux
les mangent en vert ou en sec, et, comme il
n'est pas aisé de les faire disparaître sans
des façons culturales assez coûteuses, on les
laisse se contenter d'un fourrage dont la
quantité compense la qualité médiocre. Ci-

tons parmi les plus communes de ces om-
bellifères sans vice ni vertu, la grande pim-
prenelle, le boucage saxifrage, les livèches,
le silans des prés, le carum verticillé et le
carum carvi et enfin le cumin des prés.

Les composées sauvages des prairies sont
bien plus nombreuses et plus envahissantes
que les ombellifères. Il en est surtout une
très répandue et que l'on trouve dans tous
les sols, mais principalement abondante
dans ceux arrosés aux engrais liquides.
C'est le pissenlit. Il prend même alors une
place prépondérante, ce qui est fort regret-
table car c'est, sans jeu de mots, une perte
sèche pour la qualité et la quantité du foin :
si, en vert le pissenlit constitue un bon four-
rage pour les vaches laitières, par le fanage
ses feuilles noircissent et finissent par de-
venir sans valeur alimentaire. Les léolo-
dons, moins envahissants et plus rares, ont
même qualité passagère et même défaut. La
chicorée sauvage croît dans les sols secs et
calcaires ; ses feuilles vertes sont recher-
chées par le bétail, mais non la tige qui est
trop coriace ; il en est de même de la bar-
kause. L'hypochéride prend peu de déve-
loppement, elle donne une rosette de feuil-
les assez bon fourrage aussi en vert. L'ar-
chillée mille feuilles n'est pas sans valeur
fourragère, mais il faut, au contraire, faire
disparaître à tout prix l'archillée sternuta-
toire, plante dangereuse. Les scorsonères
et les salsifis sauvages se mangent bien en
vert, ils ne valent ensuite plus rien.

Parmi les composés que le bétail dédaigne
et qui tiennent une place inutile et que,
par conséquent, il faut s'efforcer de détruire,
nous citerons la centaurée jacée, le
chrysanthème sauvage, très tenace, les inu-
les ou aulnées qui croissent dans les ter-
rains humides et par suite disparaissent en
grande partie par l'asainissement et tout
à fait par le fauchage avant floraison. Le
pas d'âne, s'il devient abondant, devient une
plaie pour la prairie qu'il envahit et il n'y
a de remède que le défrichement. La bar-
dane, moins commune, se présente en
groses touffes faciles à arracher.

Enfin, une plante qu'il faut s'appliquer à
éliminer, c'est le chardon, représenté dans
les prés par une dizaine d'espèces. Le bétail
ne le mange ni en vert, ni en sec, à cause
de ses piquants et même pour l'éviter, il
délaissent la bonne herbe qui est autour. Le
chardon anglais et le chardon des marais
croissent dans les prés tourbeux ou humi-
des, on peut s'en débarrasser, comme des
aulnées, par l'asainissement et la fauchai-
son avant floraison. Le chardon des champs
qui envahit si fréquemment les céréales et
surtout celles de printemps — y veiller à ce
moment — ainsi que les vignes, est parfois
aussi abondant dans les prés. Il se multiplie
par ses racines et encore plus par ses grai-
nes très légères et facilement disséminées
par le moindre vent. Dans les cultures, on
l'arrache à la main gantée ou on le coupe
entre deux terres assez à temps pour qu'il
ne murisse pas ; on peut procéder de même
dans les prés. Pour éviter la propagation
par les graines, il faut de l'exente entre
tous les propriétaires et c'est pourquoi des
arrêtés préfectoraux rendent l'échardonna-
ge obligatoire. Quand le chardon coupé com-
mence à se faner, les animaux le mangent
assez volontiers et c'est un fourrage nutritif.
Dans la petite culture, on le fait cuire à l'eau,
comme la pomme de terre, ce qui le rend
plus appréciable. C'est en cette saison qu'on
l'utilise ainsi, alors que les autres herbes ne
sont encore pas fauchables. Le chardon po-
tager croît dans les parties basses des prés